

Aïssa Lacheb

# Érostrate for ever

Roman



## Du même auteur

PLAIDOYER POUR LES JUSTES, roman, Au diable vauvert, 2001, 2015

L'ÉCLATEMENT, roman, Au diable vauvert, 2003

MON CAHIER D'HENRY CROTTER, roman, Labor, 2006, Multivers, 2014

LE ROMAN DU SOUTERRAIN, roman, Au diable vauvert, 2007

DANS LA VIE, roman, Au diable vauvert, 2011

SCÈNES DE LA VIE CARCÉRALE, récit, Au diable vauvert, 2013

DIEU EN SOIT GARDE, roman, Au diable vauvert, 2014

CHOISISSEZ !, essai, Au diable vauvert, 2016

ÉMILIE, roman, Au diable vauvert, 2018

L'auteur a bénéficié d'une bourse d'écriture du CNL pour la rédaction de ce livre.

ISBN : 979-10-307-0327-6

© Éditions Au diable vauvert, 2021

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

« Ce n'est pas une lâche que mon âme »  
Emily Brontë

À Chérifa  
1967-2016

# Lucien

D'ici, la lisière compacte du bois laisse deviner une masse profonde d'enchevêtrements d'arbres et de plantes. Les tiges, les lianes, les buissons, les troncs, les branches, les herbes, les feuilles, semblent naître les uns des autres et former une singulière anarchie végétale où la liberté désordonnée de ces choses le dispute à l'idéal. La nuit est tombée. Les senteurs crépusculaires de cette nature se répandent, des odeurs montent de la terre et d'autres descendent du ciel. La nuit enveloppe l'espace, une distance, une profondeur... L'on commence à deviner des ombres et des tremblements, des formes indistinctes et mouvantes qui inspirent plus ou moins de l'inquiétude. L'on entend des bruissements. Une ombre approche. Elle vacille, elle hésite, elle se heurte contre une souche. Elle s'enfonce dans une rigole. L'homme qui avance dans ce champ désert à cette heure de

la nuit vient de chuter dans le large sillon qu'avait creusé, la veille, la machine du laboureur. Il se relève avec peine, boueux, trempé. Il tremble de froid. Titubant sur ses jambes qui s'enfoncent dans la terre humide et retournée, il parvient jusqu'au bois. Il a l'apparence d'un spectre qui s'en va par le hasard. Seul, le corps efflanqué, son regard est fixé sur le sol qu'il ne voit pas. Au centre de ce petit bois dense, près d'une clairière entourée de ronces et de mûriers sauvages, il se laisse tomber contre un grand arbre aux feuilles épaisses et drues. Ses mains sont griffées par les épines qui poussent partout en ce lieu ; il les enfonce dans les poches de son manteau. Il recouvre sa tête d'un châle de laine, se recroqueville comme un enfant dans le ventre de sa mère et reste ici. Il a décidé de se laisser mourir. Là.

Une foule de souvenirs vient remuer sa mémoire. Dans sa tête, c'est un vacarme. Il ne peut trouver le sommeil. Il ne sent pas cette bruine froide qui tombe depuis des heures. Il se confond avec la terre, immobile, et respire lentement, péniblement, les effluves naturels. Les feuilles des arbres craquent et tombent en se balançant. Les murmures de la nature sont la preuve qu'elle est vivante d'un bout à l'autre de cette large futaie. Tout y apparaît grandiose dans ces lueurs.

La faim tenaille son ventre maigre. Des sursauts font frémir son corps plié près de cet arbre. Une torpeur l'envahit. Il pense à peine. La faiblesse lui a raidi l'esprit. Il est transi, ne sent plus la pluie qui ruisselle sur son être. Le vent se lève, il arrache une branche qui tombe et s'écrase à quelques mètres. Lucien remue la tête. Il lève le regard. La pluie lui tombe dans les yeux. Il sait qu'il est seul. Absolument seul. Il entre en lui comme on entre chez soi. Il a vingt-cinq ans.

La chambre était pleine de poussière et d'objets éparpillés. L'on entendait dans les pièces de l'appartement les cris des autres, des hurlements, comme ceux des bêtes. Le père s'en prenait à la mère, à la fille, au fils, et sa colère qui durait, qui s'éternisait depuis l'aube de ce dimanche pourri, ce dimanche du Seigneur... Les murs tremblaient de la voix rauque du père. Il insultait sa famille. Sa famille lui répondait qu'il se trompait. Sa famille pleurait.

— Toi, traînée! Qu'est-ce que tu as fait hier soir? Où est-ce que tu étais toute la nuit?

— Papa, tu le sais bien, j'étais chez des amies, des copines. J'ai téléphoné pour prévenir...

— Ah oui, des copines! Des copines! Des drôles de copines, celles-là! J'aimerais bien les voir!

— Mais, tu le sais bien, papa, la fille des Vermont.

— La fille des Vermont! La fille des Vermont! Eh bien, une traînée comme toi, voilà ce que c'est! Une putain comme toi et comme ta mère!

Isabelle pleurait. Elle courut se réfugier dans sa chambre. Les cris de son père la poursuivaient et lui déchiraient les tympans. Elle claqua la porte et se jeta sur son lit, étouffant son visage dans l'oreiller. Maudit soit-il!

— Et toi, continuait le père, traînée comme ta fille! Tu ne peux pas la surveiller! Tu ne sais faire que ça: te maquiller et reluquer les hommes! Salope!

Elle ne répondait pas. Il était devenu un autre. Elle baissait la tête, les mains posées sur le dossier d'une chaise. Le chômage le rendait odieux. Elle demeurait fière. Elle gardait sa dignité. Ce mari, ce mec pensait-elle, était devenu moins qu'un chien. Chômage ou pas, cela n'excuse rien.

— Et ton fils! Ce dingue! Ce débile qui ne veut plus manger depuis des semaines! Il va nous claquer dans la chambre si ça continue! Ma parole, qu'est-ce qui m'a foutu une famille pareille! Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir ça!

Son mari avait changé. Ils seraient bientôt tous en danger. Il faudrait songer à fuir.



Il termina de hurler. Il se racla la gorge et toussa fortement. Il alla se servir une bière. Hélène se rendit dans la chambre de son fils. Un enfant, au bas de l'immeuble, lançait un ballon contre le mur. Lucien vit sa mère entrer en silence. Elle se pencha sur lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit dans la rue ? demanda-t-il d'une voix faible.

— C'est un garçon. Il joue avec son ballon contre le mur. Repose-toi, je vais fermer la fenêtre.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Pourquoi ne veux-tu pas manger, Lucien ?

Il ne répondit pas. Elle pleura, puis elle s'en alla doucement. S'il continue, elle appellera un médecin, elle le fera hospitaliser. Elle ne supportait plus de le voir ainsi, n'avaler que de l'eau et un peu de sucre depuis plusieurs jours. Il était tellement maigre, elle le reconnaissait à peine. Elle referma la porte derrière elle et le laissa dans l'obscurité. Il crevait là, dans cette pièce, avec pour seuls échos de la vie les hurlements de son père, les pleurs de sa sœur, les mots de sa mère, et, en ce moment, les bruits du ballon de cet enfant contre le mur près de la fenêtre de sa chambre. Le père s'en fichait. La sœur était persécutée. La maison tout entière semblait dans le silence. Lucien ne fermait pas

les yeux de la nuit. Le silence, la solitude, l'obscurité, les bruits insolites du quartier qui veille ou qui rêve, les chats dans les poubelles, les chiens qui les renversent, les cons qui les brûlent... *La nuit dans la vie, la vie dans la nuit. La vie, c'est les autres. Personne n'existe pour soi seul. Les autres... Chape de désespérance. Expiation. Est-ce que je suis mort? Est-ce que je suis dans l'enfer? Je crèverai en te maudissant, la vie, et je bénirai la mort qui libère de ta pourriture...* Il murmurait ces choses dans une demi-conscience. Le ballon avait cessé de rebondir contre le mur, l'enfant s'en était allé. *Qui est-il? Il doit dormir à cette heure... À quoi rêve-t-il? Ses rêves doivent être purs, innocents, des rêves d'enfant.* Lucien pleurait des larmes involontaires. La chambre se transformait en lent tourniquet. Des cercles que parcourait chaque grain des murs et Lucien qui en devenait comme le centre. Une ronde de langueur, d'hypnose. Du fond de ses pupilles dilatées, il suivait aux murs ces ondulations imprégnées de vertige. La mère dormait près du père. Le père ronflait. Des borborygmes, des pets. La sœur avait cessé de sangloter...

Au fond de cet enchevêtrement de branches noires, une chouette ou un grand-duc pousse des ululements qui se répandent dans l'espace. Contre l'arbre, le corps brisé de Lucien continue

son agonie. Des heures qu'il est ici. Le ciel noir et bleu sombre ne cesse de pleuvoir. Le rapace ulule encore et encore... Le bruissement des feuilles par l'aiglon mauvais ressuscite les frayeurs moyenâgeuses. Des arbres penchent et menacent de se fracasser contre le sol gorgé d'eau. Lucien est trempé jusqu'à la chair. Une bête fauve remue dans les branches. La lune s'est levée, ruisselante et pâle. On la distingue entre deux nuages. L'averse s'en va. Une puissante odeur âcre s'élève maintenant depuis la terre... Une bête, un hérisson, peut-être une taupe sortie, vient humer la cheville nue et enflée de Lucien. Elle le mord. Le sang coule puis sèche presque aussitôt. Lucien ramasse une pierre et lui écrase la tête contre la racine de l'arbre. *Pourriture! Si tu veux de mon sang, attends que je sois mort!* L'effort consume ses forces. Il se sent las, vide. C'est proche, pense-t-il. La mort, la camarade, la « familière », va se montrer d'une seconde l'autre, d'une douleur l'autre. Cette bête a marqué le glas, sa morsure est un préalable, un avertissement. Lucien étend son bras et serre une racine. De gros nuages sombres passent, faisant un ciel atroce. Une autre bête approche. Elle s'éloigne. Le hibou ou le grand-duc cesse de ululer.

Isabelle s'était levée. Des bruits dans la chambre contiguë à la sienne l'avaient réveillée.